

(Traduit de l'Allemand)

Eva Bächtold

Extrait du discours pour l'ouverture de l'exposition *Geschichten Schichten* (histoires, couches)  
Chelsea Galerie, Laufen 1.02.2009

Mesdames et Messieurs

Bienvenue au vernissage de l'exposition *Geschichten Schichten* de Erika Raz et de Sandra Riche. Deux positions artistiques distinctes se rencontrent par leur goût pour les objets trouvés. Plus exactement, chez Erika Raz, dans des « tableaux trouvés ». Des couches, qui racontent des histoires, des surfaces patinées, des enveloppes et des peaux, esthétique du hasard et de la dégradation, tout cela réunit les deux artistes. Nous pouvons voir actuellement le résultat de cette rencontre. (...)

La française Sandra Riche (1971), est venue de Berlin - où elle vit depuis plus de dix ans - avec valises, coffres et coffrets à Laufen. Que fait-elle sortir de ces boîtes ? Que cachent ces précieux emballages ? Pour elle, l'emballage, l'enveloppe, est aussi important que l'objet lui-même. Cela pare, protège, cache quelque chose. Quelles histoires sont enfouies sous les couches ? L'enveloppe est parfois l'essentiel et le contenu manque. Le vide, le rien est circonci. Le souvenir prend la place de l'objet.

*Die Heimkehr (le retour)* 2006

Au centre de l'installation datant de 2006 est accrochée l'ancienne photo noir et blanc jaunie d'un couple de tendres jeunes mariés, trouvée sur un marché aux puces à Berlin. Elle est entourée de fragments de tissu raide et noir, accrochés au mur tels les morceaux épars d'un ensemble dispersé après une explosion. Si l'on regarde ces morceaux de tissu imprégné de plus près, on peut y voir l'empreinte d'objets ménagers les plus banals comme des ciseaux, un couteau ou une râpe à fromage. La seule empreinte d'un objet non ménager, dont la forme s'enroule sur elle-même, se trouve être un coquillage, plus exactement la coquille d'un escargot de mer, évoquant la nostalgie, la sensualité ou la sexualité. Partant du titre *Die Heimkehr (le retour)*, sous ces couches de tissu durci se laissent raconter beaucoup d'histoires, qui tournent autour du thème bien connu de la vie de couple : Elles racontent amour, mariage, séparation et retrouvailles, habitudes et vie de tous les jours, vieillissement et mort.

En un clin d'œil nous avons sous les yeux le déroulement des choses, leur « fétichisation » et leur saisissement muséal. J'ai tout de suite pensé au roman « Le Musée de l'Innocence » de Orhan Pamuk, où le protagoniste Kemal, amoureux, détourne et collectionne des choses qui ont été en contact avec sa bien aimée Füsün, pour les présenter plus tard dans son musée de l'innocence.

Des objets de tous les jours se retrouvent chargés d'une nouvelle signification. Pour cela, ils doivent être d'abord dépossédés, pour ainsi dire vidés de leur fonction première. C'est peut-être la raison pour laquelle l'artiste, souvent, ne nous montre pas l'objet lui-même mais son enveloppe en latex. L'enveloppe nous rappelle certes encore la fonction première de l'objet, mais elle se laisse charger d'une signification nouvelle. Dans son dernier travail *silence, silence*, des enveloppes en latex de couteaux de cuisine sont combinées à des patins de feutre (que l'on colle normalement sous les pieds des chaises) de telle manière que l'on peut les lire comme des notes d'une partition musicale. Musique contemporaine pour les yeux. Un rythme se dessine, une montée qui après un pic, retombe. Un mot en fil de fer fin annonce deux fois « silence », le calme. Sans pause pas de musique.

Le latex, le lait de l'arbre à caoutchouc, joue un rôle important dans la création artistique, en particulier féminine, des années 1960. Je veux ici parler de Eva Hesse, artiste américaine aux origines juives-allemandes disparue prématurément : Morte en 1970, un an avant la naissance de Sandra Riche, elle représente une personnalité importante pour cette artiste. On pense aussi aux peaux en latex reproduisant des architectures intérieures de l'artiste suisse Heidi Bucher, décédée en 1993.

Sandra Riche utilise le latex depuis plus de cinq ans dans son travail. Il se laisse travailler en minces couches et sa similitude avec la peau est fascinante, à la fois repoussante et attirante. Des moulages d'objets de tous les jours sont arrangés dans des installations aux significations plurielles, souvent aussi chargées d'érotisme, comme par exemple dans le multiple d'un câble électrique dans / à côté d'une prise de courant au titre *best friends I et II*. Cela évoque une relation symbiotique ou défaite et évoque de façon amusante le coït.

### *Short ride in a fast machine*

Cette vidéo très personnelle et en même temps très universelle au titre *Short ride in a fast machine* est dédiée par l'artiste à sa famille, dont certains de ses membres jouent dans le film. Cette vidéo est montrée pour la première fois au public à la Chelsea Galerie.

C'est une parabole sur le temps qui s'écoule et le fait de vieillir. Quatre générations de femmes, le rythme de vie et les mouvements propres à chacune, apparaissent au moins deux fois dans des séquences courtes, calmes.

Le flux du temps semblent s'accélérer à mesure que la vie passe : image symbolique du robinet, dont l'eau s'écoule d'abord goutte à goutte, puis régulièrement et enfin à gros bouillon pour finir par être coupée. A peine sortis de l'œuf, les oiseaux prennent leur envol.

La vidéo commence et finit par une image fixe familière : une petite fille est debout dans la chaude lumière d'une lampe de salon. La lampe s'allume et s'éteint, un motif symbolique central qui se répète trois fois, évoquant le rythme jour-nuit mais aussi le début et la fin de la vie – et de la vidéo. Une fois c'est l'artiste elle-même qui, allongée, allume puis éteint, une autre fois une femme âgée dont les jours se rapprochent de la fin, et enfin l'enfant dans la lumière qui s'éteint.

Des instants fugitifs comme la libération d'un papillon, la chute d'une feuille, le passage accéléré des nuages contrastent avec des images statiques ou très rythmées comme les mains qui tricotent ou qui jouent de l'accordéon. A interval régulier on aperçoit toujours l'artiste. Elle opère des actions performatives, créant ainsi des images simples et récurantes de sa propre existence : elle avance tel un équilibriste sur un fil noir sinueux de la vie, elle décolle presque. Elle tient les mains sous le robinet, puis le ferme.

Dès le début le son transporte le spectateur dans un train, à travers les fenêtres duquel nous pouvons apercevoir les images floues de graffitis urbains et de verdure sauvage au bord des voies de chemin de fer.

Le flux du temps est scandé de façon accoustique par le robinet qui goutte, qui donne aussi le rythme de la danse et de la musique, et qui est coupé à la fin du film.

Lors d'un crescendo festif de la vidéo, l'accordéon joue une mélodie russe traditionnelle, sur laquelle danse la fillette. Entre temps, toujours, des moments de silence.

Telle l'image symbolique du titre *Short ride in a fast machine*, la motocyclette galopante sur une aire de jeux pour enfants déserte, qui s'agite sans pour autant changer de place. Dans le souvenir, ce parc entre en relation avec une pancarte de la Seconde Guerre Mondiale stipulant l'interdiction pour les Juifs de pénétrer dans un parc pour enfants. L'apparition d'une photographie, l'espace de quelques secondes, suffit à nous projeter de notre mémoire individuelle dans la mémoire collective de l'Holocauste.

L'atmosphère légère, presque idyllique du début du film, plonge l'espace d'un instant dans le gouffre. Le danger ne vient pas seulement de la mâchoire sombre du loup, miroir de peurs enfantines.

Cette pression disparaît à la fin de la vidéo : Dans une sorte de « making of » du film, l'accent est mis sur le rôle créateur de l'artiste qui, du moins ici, règne en maître sur la vie et la mort.

Une allusion historique, par le détournement d'objets ordinaires ou de leur emballage, est réalisée ici avec un coffret à couverts vide dans laquelle l'artiste a brodé 9.11.1938, la date de la Nuit de Cristal. D'une indication aussi succincte, naît l'évocation très vivace d'un destin individuel fictif.

Eva Bächtold \*, 1.02.2009

( \* historienne de l'art, vit à Bâle )